

Coraline

de Henry Selick

avec Juliette Buchez, Claire Guyot...

États-Unis – Sortie nationale le 10/06/2009

DIMANCHE 29/10/2023 - 11h00

MARDI 31/10/2023- 20h00

**Soirée Halloween, film présenté par
Hugo Amizet (dit Misterfox)
spécialiste de VF**

Court métrage : **Sientje** de Christa Moesker (Animation – 04'18)

«Lorsque **Coraline** est montré pour la première fois aux États-Unis en février 2009, son réalisateur, à 56 ans, est un cinéaste confirmé qui apparaît aux yeux des spécialistes comme un maître de l'animation – et en particulier de l'animation en volume, le *stop motion*. Henry Selick n'est pourtant connu que des cinéphiles, tant sa modestie d'artisan génial et sa capacité à se mettre au service des projets des autres ont jusqu'alors fait obstacle à la reconnaissance publique.

Le plus bel exemple de cette discrétion est un long métrage au succès phénoménal qu'on ne songe que rarement à lui attribuer bien qu'il en soit l'auteur: Henry Selick est l'unique réalisateur de *L'Étrange Noël de M. Jack* (1993) dont le titre original – *Tim Burton's The Nightmare Before Christmas* – permet de mieux comprendre les raisons de l'injustice. Selick est en effet un ancien compagnon de route du réalisateur d'*Edward aux mains d'argent*. Les deux créateurs se sont connus en étudiant l'animation au California Institute of the Arts (CalArts) puis se sont retrouvés au début des années 1980, animateurs assistants au service des célèbrissimes studios Disney, en compagnie de futurs grands noms comme Brad Bird (*Le Géant de fer*) et John Musker (*Aladdin*). Dix ans plus tard, occupé par la production de *Batman: Le Défi* et découragé par la lenteur de l'animation en volume, Burton a confié la réalisation de son M. Jack à Selick. Ce dernier déclarera à Sight and Sound en 1993 à propos de l'inspirateur de son premier long métrage: «C'est comme s'il avait pondu un œuf, que je l'avais couvé et fait éclore: Tim n'a pas mis la main à la pâte mais sa patte y était. Mon job était de faire ressembler le film à un Tim Burton, ce qui n'est pas si différent de mes propres films. » De fait, les aventures de Jack Skellington, squelette-épouvantail qui règne sur la ville d'Halloween, ne viennent pas d'un univers étranger à celui des premiers courts métrages expérimentaux de Selick, même si *Seepage* (1981) ou *Slow Bob in the Lower Dimensions* (1991) reposent sur un mélange des techniques et la fusion avec des vues réelles.

Le cinéaste revient au principe d'hybridation dès 1996. Dans *James et la pêche géante*, adapté d'un livre pour enfants de Roald Dahl, plans traditionnels et stop motion cohabitent au service d'une intrigue qui révèle la perméabilité de deux mondes. Le succès critique est au rendez-vous et le film triomphe au festival d'Annecy, même s'il ne trouve pas rapidement son public. Suit le foisonnant *Monkeybone* (2001), adaptation de la bande dessinée *Dark Town*. Cette histoire d'un dessinateur dans le coma qui rencontre le singe qu'il crée va connaître un échec retentissant. Décisive en revanche est la participation de Selick au tournage de *La Vie aquatique* de Wes Anderson (2004). Responsable de l'animation des créatures marines, l'animateur contribue à l'enchantement visuel du film en jouant, comme son maître Ray Harryhausen (1920-2013), du surgissement de personnages animés en volume au sein d'une fiction classique.

En 2004, le cinéaste devient directeur de la production de Laika, nouvelle société de Portland, Oregon, spécialisée dans l'animation; il en réalise les deux premiers films. Le court métrage très réussi *Moongirl* (2005) restera la seule incursion du studio dans les images de synthèse. Le succès commercial et critique de *Coraline*, adaptation de Neil Gaiman que Selick a écrite, réalisée et produite en 2009, est le

premier long métrage en stop motion et en relief. Mais au moment d'un nouveau prix à Annecy, le cinéaste a déjà quitté l'entreprise. Depuis *Coraline*, il a lancé plusieurs projets sans qu'aucun n'aboutisse. Aux dernières nouvelles, le grand retour de Henry Selick en stop motion se fera pour Netflix avec la collaboration de Jordan Peele (*Get Out*) et du graphiste argentin Pablo Lobato autour du projet *Wendell and Wild*¹. Deux frères damnés s'y évaderont de l'enfer. Peu de risques, donc, que le cinéaste cesse de faire frémir le jeune public.

[...] Au moment où Henry Selick entreprend *Coraline*, en 2002, réaliser un long métrage en volume tient de la gageure. En dépit du succès artistique et commercial de *L'Étrange Noël de M. Jack* en 1993, de *James et la pêche géante* en 1996 ou de *Chicken Run* des studios Aardman en 2000, il est devenu presque impossible de faire financer un projet d'envergure en stop motion. L'animation numérique 3D a permis de faire entrer le volume dans le domaine du virtuel et semble avoir relégué l'animation traditionnelle à base de vues réelles au rayon des curiosités historiques. Les réussites de *Toy Story* (succès emblématique de Pixar en 1995), de *Shrek* (2001) ou de *L'Âge de glace* (2002) le confirment: l'animation par ordinateur permet de tourner plus rapidement, de réduire certains coûts de production et de satisfaire le goût apparent du public pour un nouveau type d'images. Selick, pourtant, ne désarme pas. En dépit de son intérêt pour le numérique, qui lui fera réaliser *Moongirl* en 2005, il tient pour son prochain long métrage à conserver le principe du stop motion, seule technique qui lui permet de faire sentir au public « la présence de la main de l'artiste ». C'est la création du studio Laika dont l'objectif affiché est de revenir à une animation « faite main », associée au partenariat avec Focus Films, société de production et de distribution filiale d'Universal, qui permettra finalement le financement de *Coraline*.

Un effort particulier est produit pour la restitution des mimiques des personnages, et surtout celles de Coraline. Pour Henry Selick, la principale caractéristique de l'animation du film, si on le compare à *M. Jack*, est de mettre en scène essentiellement des êtres humains. Il faut donc rendre leurs traits expressifs, notamment en proposant une gamme d'expressions variées. Un procédé ingénieux est utilisé: la tête des marionnettes peut se séparer en deux parties, ce qui permet, compte tenu des possibilités combinatoires des éléments modulables – yeux, bouches, sourcils... – de créer plus de 200000 expressions faciales différentes. La conséquence de cette technique est que le visage de la marionnette est marqué par la ligne de jointure des deux parties. Le réalisateur a été tenté de la laisser visible pour revendiquer le côté « fait main » de son cinéma, avant d'y renoncer pour ne pas distraire l'attention du public. Il a donc consenti à l'effacement de cette ligne par ordinateur. L'exemple montre que Selick, s'il a tenu à se passer de l'animation 3D, notamment en refusant d'y avoir recours pour les scènes qui multiplient souris ou terriers écossais, ne refuse pas systématiquement l'assistance numérique qu'il utilise comme un outil, notamment lorsqu'il faut supprimer les traces visibles des bras et câbles qui soutiennent ses personnages dans l'espace. On notera également l'utilisation du fond vert en certaines occasions, le recours aux imprimantes 3D pour créer des modèles en série ainsi que la colorisation numérique des ciels.»

Thierry Méranger et Joachim Lepastier, CNC/Les Cahiers du Cinéma

¹ **Note de L'Embobiné** : Sorti sur Netflix en octobre 2022

Prochaines séances :

Les filles d'Olfa (Jeu 02/11 18h30 – Ven 03/11 19h30 – Dim 05/11 11h00 – Lun 06/11 19h00)

Professeur Yamamoto part à la retraite (Jeu 02/11 21h00 – Dim 05/11 19h00 – Lun 06/11 14h00)

Dos Mukasan (**séance gratuite**, film d'ouverture des Symphonies d'Automne – Mar 07/11 20h30)